

---

**hommes  
& migrations**

---

## **Hommes & migrations**

Revue française de référence sur les dynamiques migratoires

**1306 | 2014**  
**Ecriture et migration**

---

# Akira Mizubayashi

## Habiter une langue autre

### Rose-Marie Volle

---



#### **Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/2796>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.2796

ISSN : 2262-3353

#### **Éditeur**

Musée national de l'histoire de l'immigration

#### **Édition imprimée**

Date de publication : 1 avril 2014

Pagination : 41-46

ISBN : 978-2-919040-27-8

ISSN : 1142-852X

#### **Référence électronique**

Rose-Marie Volle, « Akira Mizubayashi », *Hommes & migrations* [En ligne], 1306 | 2014, mis en ligne le 01 avril 2017, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/2796> ; DOI : 10.4000/hommesmigrations.2796

---

Tous droits réservés

# AKIRA MIZUBAYASHI HABITER UNE LANGUE AUTRE

par ROSE-MARIE VOLLE, *maître de conférences en sciences du langage, université de Franche-Comté (ELLIADD).*

Pour un écrivain écrire dans une langue étrangère nécessite un long et complexe travail d'appropriation. Faire sienne une langue impose d'intégrer l'imaginaire et les représentations du réel qu'elle véhicule. Donc, de courir le risque de devenir autre. Akira Mizubayashi, écrivain japonais d'expression française né en 1952, retrace cette expérience de l'altérité qui questionne la fiction d'un sujet stable, un et univoque. Interrogeant ses origines, il fait de son récit en français une ligne de vie, celle d'une personne entre deux langues.



Écrire son expérience de l'autre langue, écrire dans l'autre langue : quel sens cela prend-il pour Akira Mizubayashi, qui, dans son récit autobiographique, *Une langue venue d'ailleurs*<sup>1</sup>, nous livre en français son histoire avec le français ? La langue française est ici l'objet d'un double enjeu. Il s'agit, d'une part, d'interroger la relation que l'auteur entretient avec cette langue, la façon dont, à partir de l'âge de 18 ans, il s'est construit dans et par elle<sup>2</sup>. Le récit autobiographique est l'occasion de tenter de saisir ce qui fait qu'une langue étrangère devienne une langue à soi dans un processus d'appropriation qui met en jeu la confrontation au réel

de cette langue et le rapport symbolique et imaginaire qui s'y crée<sup>3</sup>.

Mizubayashi retrace ce qui a joué et ce qui s'est joué pour lui dans la langue française : sa désaffection du japonais, sa fascination pour la ligne mélodique du français qui fait écho à la passion de son père pour la musique classique occidentale, son talent d'imitateur, ses études en France, sa passion pour Jean-Jacques Rousseau et Mozart, sa rencontre avec sa femme française, le bilinguisme de sa fille, etc. Il a écrit en français ce récit autobiographique. C'est à partir de cette langue qu'il cherche à se connaître lui-même.

<sup>1</sup>. Paris, Gallimard, 2011. <sup>2</sup>. Nous paraphrasons ici Émile Benveniste : "C'est dans et par le langage que l'homme se constitue comme sujet..." Émile Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 2010 [1966], p. 259. <sup>3</sup>. Jean-Marie Prieur reprend les concepts de Lacan pour articuler la relation du sujet à la langue et au langage dans son article "Linguistique et littérature face à la langue maternelle. Réel, symbolique, imaginaire", in *ELA. Études de linguistique appliquée*, n° 147, 2007.

Dans ce double enjeu qu'est le français dans le récit autobiographique de Mizubayashi s'illustre la condition du sujet comme être de langage. Nous rejoignons ici la formule de Lacan : *"Il n'y a pas de métalangage"*<sup>4</sup>. Il n'y a, en effet, pas d'extériorité au

Mizubayashi retrace ce qui a joué et ce qui s'est joué pour lui dans la langue française : sa désaffection du japonais, sa fascination pour la ligne mélodique du français qui fait écho à la passion de son père pour la musique classique occidentale, son talent d'imitateur, ses études en France, sa passion pour Jean-Jacques Rousseau et Mozart, sa rencontre avec sa femme française, le bilinguisme de sa fille, etc.

langage à partir de laquelle il serait possible de se prendre soi-même comme objet. Or, comme en témoigne si bien Mizubayashi, l'expérience de l'autre langue révèle la précarité de tout dire. Si la langue étrangère confronte le sujet à l'expérience de devoir se dire avec des mots venus d'ailleurs, elle lui révèle aussi, par contrecoup, que les mots de sa langue maternelle ne lui appartiennent pas plus. Ainsi, l'entrée dans une langue autre interroge, égratigne, l'illusion – nécessaire – qui fonde la

relation du sujet au langage : illusion de la coïncidence des mots aux choses et illusion de la coïncidence du sujet à son dire. Dès lors, que met en jeu l'écriture de Mizubayashi dans cette tentative de se représenter soi-même dans sa relation au français et par cette langue venue d'ailleurs<sup>5</sup> ?



## La connaissance de soi face à l'altérité de la langue

Dans la perspective d'une anthropologie de la parole qui prend en compte le sujet divisé, effet de langage tel que repéré par la psychanalyse<sup>6</sup>, le récit de vie est appréhendé comme un mode de recueil de données privilégié pour analyser les positionnements identitaires des sujets en situation de contact de langue<sup>7</sup>.

Ces corpus oraux laissent entrevoir que tout discours est habité d'une tension entre la construction imaginaire d'une représentation de soi relevant de "l'être-un" et la division qu'impose au sujet l'ordre symbolique du langage. En effet, dans toute prise de parole, et a fortiori dans celle d'un récit de vie, émerge le moi *"comme construction imaginaire par laquelle le sujet s'objective lui-même par lui-même relevant de la fonction, constitutive du sujet, de méconnaissance de sa division structurelle"*<sup>8</sup>. Tout se passe comme si le sujet avait la possibilité de communiquer à l'autre dans un dire transparent une représentation de lui-même une, pleine et cohérente. Le langage y est dès lors vécu comme extérieur au sujet, comme lieu à partir duquel il peut se saisir lui-même. Cette illusion est constitutive de la parole : pour parler, il faut au sujet croire en la coïncidence des mots aux choses, croire que ce qu'il pense dire est ce qui est compris par celui auquel il s'adresse. Or, par cette reconstruction imaginaire, se trouvent masqués la division du sujet parlant et par là même le fait qu'il ne se connaît pas plus qu'il ne sait ce qu'il dit. En effet, le sujet, pris dans le langage, advient dans sa structure de division : il est séparé de son sens du fait même du langage comme lieu d'une radicale altérité. En quoi le langage prive-t-il foncièrement le sujet d'une connaissance transparente de soi ? Parce que toute énonciation est marquée d'une hétérogénéité radicale, répond Jacqueline Auh-tier-Revuz : *"Ainsi est-ce fondamentalement que les mots que l'on dit 'ne vont pas de soi', mais si l'on veut 'de l'Autre' : de 'l'Autre' ouvrant le discours sur son extériorité interdiscursive interne, la nomination sur la perte relativement de la chose, la chaîne sur l'excès de sa 'signification', la communication sur la béance intersubjective, et au total l'énonciation sur la non-coïncidence à lui-même du sujet, divisé, de cette énonciation"*<sup>9</sup>. La langue est un système non coïncidant aux choses qui ouvre un manque au cœur de la nomination. Ainsi,

4. Jacques Lacan, *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, Paris, Association lacanienne internationale, 2013. 5. La lecture d'Akira Mizubayashi présentée ici s'inscrit dans la continuité d'un travail sur le récit de vie tel que j'ai pu le découvrir dans le cadre des travaux de la composante de recherche Lacis (Langues en contact et incidences subjectives) du Laboratoire de sociolinguistique, d'anthropologie des pratiques langagières et de didactique FLE/FLS (Dipralang) de l'université Montpellier-III. 6. Jean-Marie Prieur, "Éléments d'anthropologie de la parole", in Martine Dreyfus, Jean-Marie Prieur (dir.), *Hétérogénéité et variation. Perspectives sociolinguistiques, didactiques et anthropologiques*, Paris, Michel Houdiard, 2012, pp. 90-98. 7. Cécile Canut, "Le spectre identitaire. Du fantasme de la langue à la pluralité langagière", mémoire d'HDR, université Montpellier-III, 2005. 8. Jacqueline Auh-tier-Revuz, *Ces mots qui ne vont pas de soi*, Limoges, Lambert-Lucas, 2012 [1995], p. 89.

9. *Ibid.*, p. 734.

le langage ne va pas de soi mais “de l’Autre” du fait du réel même de la langue. Cette non-coïncidence aux choses est double. D’une part, le mot n’est pas la chose : le langage nous sépare du monde. D’autre part, la langue, en tant que système de différences et de valeurs<sup>10</sup>, fonctionnant comme un filet jeté sur le monde, ne peut couvrir tout le réel : elle est fondamentalement trouée. Il y a donc un impossible à dire, celui-là même qui fonde le sujet comme séparé du monde et de lui-même, celui-là même qui le fait parler. Par ailleurs, le langage ne va pas de soi mais “de l’Autre” parce que sont à l’œuvre dans tout dire d’autres voix, celles de l’interdiscours et de l’interlocution<sup>11</sup>. L’interdiscours implique que les mots avec lesquels le sujet parle ne lui appartiennent pas : ils sont peuplés de voix, hétérogènes, multiples, inconnues, qui renvoient à des discours extérieurs résonnant à l’intérieur même de son discours et en déterminent les effets de sens à son insu. L’interlocution implique que la parole est toujours adressée et que l’interlocuteur participe aux effets de sens du discours. Cette co-énonciation est à appréhender non pas comme un processus d’ajustement qui permettrait de se mettre d’accord sur un sens et un seul mais comme placée sous le signe de l’écart irréductible qui marque la relation de sujets divisés. Enfin, le langage ne va pas de soi mais de l’Autre parce qu’il est un espace d’équivoque. En effet, le système de la langue n’établit pas de lien univoque entre un signifiant et un signifié, laissant toujours libre un espace dans lequel s’immiscent d’autres voix, d’autres discours radicalement hétérogènes.



## Le “récit de vie” versus l’écriture autobiographique : deux ordres de discours

Les récits de vie, dans la matérialité même de l’oralité, permettent le repérage de cette tension qui

caractérise l’être au monde d’un sujet divisé, effet de langage : des faits de langue et de langage permettent de repérer dans le discours la construction d’une représentation une et cohérente de soi<sup>12</sup>. Mais cette représentation se révèle toujours menacée par tout ce qui dans le discours vient marquer la non-coïncidence du dire : les ruptures, les inachèvements, les contradictions propres au discours oral mais aussi des faits de langage comme les phénomènes de non-coïncidence du dire tels que repérés par Jacqueline Authier-Revuz.

Les phénomènes de non-coïncidence du dire s’incarnent par des boucles réflexives qui dans le discours marquent un doute du sujet quant à l’évidence du dire : *“Chaque fois qu’un mot – s’émancipant de la discrétion effacée qui sied au rouage d’une intentionnalité communicationnelle – surgit sur le devant de la scène du dire, y retenant attention et questionnement sur lui-même”*<sup>13</sup>.

Cette interrogation du sujet sur les mots au moyen desquels il parle est aussi en jeu dans l’expérience de l’entre-deux-langues : l’existence de plusieurs langues, du fait qu’elles ne sont pas superposables<sup>14</sup>, les désignent comme systèmes arbitraires, reconstruisant de manière singulière l’ordre du monde auquel elles ne coïncident pas. Qu’en est-il de cette tension dans un écrit autobiographique tel que celui d’Akira Mizubayashi ? La maîtrise sur le dire qu’offre le temps de l’écriture conduit-elle à une représentation unifiée du sujet ? N’est-ce pas d’autant plus le cas que le récit autobiographique est un genre de discours qui implique de porter un regard rétrospectif sur sa vie pour lui donner dans l’après-coup une cohérence ?

L’interdiscours implique que les mots avec lesquels le sujet parle ne lui appartiennent pas : ils sont peuplés de voix, hétérogènes, multiples, inconnues, qui renvoient à des discours extérieurs résonnant à l’intérieur même de son discours et en déterminent les effets de sens à son insu.

<sup>10</sup>. Saussure (de) Ferdinand, *Cours de linguistique générale*, Payot & Rivages, 2005 [1916]. <sup>11</sup>. Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique de la création verbale*, Paris, Gallimard, 1984. <sup>12</sup>. Rose-Marie Volle, “Faits de langage et effets d’identité : des outils de l’analyse de discours pour appréhender les positionnements identitaires de Roms en Roumanie”, in Frédéric Pugnère-Saavedra, Frédérique Sitri, Marie Veinard (dir.), *Analyse de discours dans la société. Engagement du chercheur et demande sociale*, Paris, Champion, 2012. <sup>13</sup>. Jacqueline Authier-Revuz, *Ces mots qui ne vont pas de soi*, op. cit., p. 11. <sup>14</sup>. “Si les mots étaient chargés de représenter des concepts donnés d’avance, ils auraient chacun d’une langue à l’autre des correspondants exacts pour le sens : or ce n’est pas ainsi”, Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 2004, p. 161.



## La relation d'Akira Mizubayashi au français

Akira Mizubayashi relate son histoire avec le français, la façon dont il en est venu à habiter cette langue qui, jusqu'à l'âge de 18 ans, lui était tout à fait étrangère. Il met en évidence le fait que cette relation à la langue se noue sur les trois plans du réel, du symbolique et de l'imaginaire. *"Il s'agira de reconnaître que le désir d'un sujet s'inscrit dans et par le langage. C'est dire qu'apprendre une langue étrangère, ça touche à cela, c'est-à-dire que c'est ce qui va permettre*

*"Quand je parle cette langue étrangère qui est devenue mienne, je porte au plus profond de mes yeux l'image ineffaçable de mon père ; j'entends au plus profond de mes oreilles toutes les nuances de la voix de mon père. Le français est ma langue paternelle."*

*à un sujet d'investir une place symbolique par le langage. Que cette place symbolique aura quelque chose à voir avec l'imaginaire. (...) Quelle place idéale aurais-je avec cette langue autre<sup>15</sup> ?"*

En tant que langue étrangère, le français met Mizubayashi en rapport avec le réel de la langue comme matérialité phonétique.

Or, si l'auteur se confronte à cette chaîne sonore non segmentée qui ne fait au premier abord pas sens, il ne tarde pas à y greffer tout un imaginaire musical, lié à son père, qui le conduit à faire de cette langue sa "langue paternelle" : *"Et c'est peut-être cette musique-là, que je ne pratique pourtant sur aucun instrument, qui m'a acheminé vers cette autre musique qu'est la langue française. Quand je parle cette langue étrangère qui est devenue mienne, je porte au plus profond de mes yeux l'image ineffaçable de mon père ; j'entends au plus profond de mes oreilles toutes les nuances de la voix de mon père. Le français est ma langue paternelle<sup>16</sup>."*

Par le jeu des rencontres réelles et imaginaires, il crée peu à peu un rapport d'identification aux mots de la langue française, y trouvant ainsi une place symbolique. Ce sont les mots d'autrui, ceux

des personnes rencontrées qui sont les supports de ses identifications. Il s'identifie ainsi aux mots de Jean-Jacques Rousseau pour lequel il nourrit une véritable passion et dont il copie "mot à mot" les textes sur des cahiers. Le jeu des identifications qui jalonnent son acquisition du français s'étend bien sûr aux rencontres avec sa femme et ses amis français : *"Bien des mots, expressions, tournures, agencements syntaxiques se sont posés puis fixés chez moi dans des situations de communication qui rappellent inmanquablement des visages d'amis ou de personnes simplement croisées dans la rue. (...) Autant de situations, autant de visages, autant de mots entendus. Feuilles verbales volantes que j'ai attrapées et qui sont gravées dans ma conscience d'une manière indélébile<sup>17</sup>."*



## Contraintes de la langue

Toutefois, devant cette inscription dans l'autre langue, quelque chose en lui résiste. Il s'agit de ses identifications antérieures qui, elles, se sont ancrées dans les mots de la langue japonaise et qui l'empêchent de s'identifier aux valeurs portées par les mots du français. Il en va ainsi de son incapacité à saluer à la cantonade quand il rentre dans un commerce en France : *"Elle [la langue japonaise] lie les individus qui s'ignorent dans une attitude d'extrême politesse, de courtoisie d'un raffinement suprême ou, à l'inverse, dans celle d'une incivilité agressive qui fait rougir. D'où cette difficulté chez moi à adresser la parole à autrui, à nouer et tisser des liens avec l'inconnu, avec l'autre, difficulté que je transporte avec moi et malgré moi dans ma pratique langagière en français<sup>18</sup>."*

Il fait le même constat avec les expressions affectueuses telles que "ma chérie". Il se dit tout à fait incapable de les utiliser du fait de la relation dialogale qu'elles impliquent en contradiction avec la conception fusionnelle de la relation induite selon lui par la langue japonaise.

Au-delà des limites qu'il rencontre dans l'identi-

15. Patrick Anderson, "De la langue originaire à la langue de l'autre", in *ELA. Études de linguistique appliquée*, n° 131, 2003, p. 349.

16. Akira Mizubayashi, *Une langue venue d'ailleurs*, op. cit., p. 55. 17. *Ibid.*, pp. 245-246. 18. *Ibid.*, p. 171.

cation aux valeurs portées par les mots de la langue française, Mizubayashi se confronte aussi au réel de la langue en tant que système linguistique qui le contraint arbitrairement dans une certaine façon de dire le monde : *“Tout compte fait, le français m'apparaît comme un ensemble de contraintes horriblement rigides. Cioran parle de ‘camisole de force’. Oui, c'est un peu cela pour moi. Une camisole de force qui me prive singulièrement de liberté. Mais, justement, le plaisir éprouvé dans la recherche d'une liberté possible au sein même des limitations prescrites par la langue française est incommensurable<sup>19</sup>.”*

Dans la suspension de l'évidence du dire, la langue se révèle arbitraire, opaque, là où on voudrait qu'elle se fasse oublier. C'est une expérience de la perte qui se joue dans cette confrontation à l'autre langue, la perte d'une représentation de soi comme sujet souverain, maître de son dire : *“Une petite douleur liée au sentiment d'une perte irrémédiable et une grande honte génératrice d'une haine de soi – mon début sur le sol français, le moment de mon installation dans l'espace de la langue française, fut marqué à jamais par ces deux entailles dans la chair de mon cœur<sup>20</sup>.”*

## L'expérience de l'entre-deux-langues

L'entrée d'Akira Mizubayahi dans la langue française est doublement marquée par l'évidence du dire qui déchoit. En premier lieu, son désir d'appréhender le français est né de la désillusion que lui a imposée la langue japonaise en se révélant à lui comme un système linguistique creusant un écart entre le mot et la chose. Mizubayashi raconte que dans le contexte des années 1970, il était écoeuré par les discours gauchistes, communistes, post-soixante-huitards qui régnaient sur les campus et qui faisaient, selon lui, du japonais une langue dont les mots étaient *“dévitalisés, des phrases*

© HENRI BOKILO-BOURSIER, 2014

*creuses, des paroles désabusées” : “C'étaient des mots qui ne s'enracinaient pas, des mots privés de tremblements de vie et de respiration profonde. Des mots inadéquats, décollés. L'écart entre les mots et les choses était évident. L'insoutenable légèreté des mots, le sentiment que les mots n'atteignent plus le plus profond des êtres et des choses me mettaient dans un état de méfiance que je ne cachais pas, et que surtout je ne cachais pas à ceux qui m'entouraient (...)”<sup>21</sup>.*

Ainsi, pour Mizubayashi, dès le début de l'âge adulte, l'illusion propre à la langue maternelle – celle d'y être soi et de pouvoir être maître de son dire – ne tenait plus.

Son apprentissage du français va redoubler ce sentiment de désillusion quant à la langue japonaise. En effet, l'apprentissage d'une langue étrangère vient toujours bousculer le rapport entretenu avec la langue maternelle. Initialement associée à la parole même, la langue maternelle se trouve relativisée. Si d'autres manières de dire le monde existent, s'il y a toujours entre les

De cette expérience de l'entre-deux-langues, le sujet se trouve décentré. C'est donc à partir de cette blessure, de ce “non-lieu” qu'il habite désormais, que le sujet rencontre son désir de sujet parlant.

langues de l'intraduisible, c'est que l'ordre de la langue n'est pas l'ordre du monde. Aucune langue ne coïncide au monde.

*“Le jour où je me suis emparé de la langue française, j'ai en effet perdu le japonais pour toujours dans sa pureté originelle. Ma langue d'origine a perdu son statut de langue d'origine. J'ai appris à parler comme un étranger dans ma propre langue. Mon errance entre les deux langues a commencé... Je ne suis donc ni japonais ni français. Je ne cesse finalement de me rendre étranger à moi-même dans les deux langues, en allant et en revenant de l'une à l'autre, pour me sentir toujours décalé, hors de place, à côté de ce qu'exige de moi toute la liturgie sociale : c'est de ce lieu ou plutôt de ce non-lieu que j'exprime tout mon amour du français, tout mon attachement au japonais. Je suis étranger ici et là et je le demeure<sup>22</sup>. »*

De cette expérience de l'entre-deux-langues, le sujet se trouve décentré. C'est donc à partir de cette blessure, de ce “non-lieu” qu'il habite désormais, que le sujet rencontre son désir de sujet parlant. C'est de ce non-lieu que naît son écriture.



### Mise en fiction et unité du sujet

Paradoxalement, l'écriture d'Akira Mizubayashi s'annonce au premier abord comme un déni de ce sujet décentré. Elle tend, du point de vue de la forme, à recouvrir la blessure qu'impose le langage à tout sujet. C'est peut-être ce que vise à accomplir tout récit autobiographique qui, en tissant une causalité linéaire, redonne a posteriori une cohérence, un sens et un seul, aux événements hétérogènes, incertains, qui parsèment une vie. Parmi tous les événements de sa vie, Mizubayashi retrouve, organise, lie de manière causale toutes les rencontres qui au final ont été décisives dans son amour du français. Tous ces événements s'organisent sur l'axe syntagmatique du récit et en constituent de fait une ligne de vie. Ce fil tiré est celui de la destinée. Cette linéarité possible de l'écrit sur l'axe syn-

tagmatique, qui n'est pas celle de l'oral, rend encore mieux possible une représentation d'une causalité rationnelle qui n'est pas sans rapport avec l'illusion du sujet un, souverain.

L'écriture d'Akira Mizubayashi adopte un style classique, normé, voire hypernormé. Son écriture incarne le rêve classique d'une langue rationnelle qui permet la connaissance de soi. C'est une place idéale qu'il se donne dans cette autre langue, proche de celle de l'honnête homme du XVII<sup>e</sup> siècle. Contrairement au japonais, langue identifiée imaginativement à la langue de l'idéologie et de la confusion, le français lui permet d'accéder, toujours sur le plan de l'imaginaire, à une connaissance et à une conscience de soi au-delà du désordre. À ce titre, il est intéressant de noter qu'Akira Mizubayashi “parle comme un livre”. À l'oral, il déploie une langue sans ratés, une langue presque “parfaite” dans son unité et sa clarté.

Que dire alors de l'écriture de Mizubayashi ? Que vise-t-elle à faire de cette expérience de l'autre langue ? Il paraît indéniable qu'elle met en scène dans son style même une représentation idéale de soi. La division du sujet, la précarité du langage n'en sont pas pour autant déniées. Au contraire, elles sont évoquées dans le texte même. Le processus d'écriture semble mettre en jeu la formule de Rimbaud “je est un autre” : il faut s'éprouver comme sujet un, maître de son langage, pour pouvoir aussi s'éprouver comme sujet divisé, traversé par l'inconscient. ■

22. Ibid., pp. 267-268.